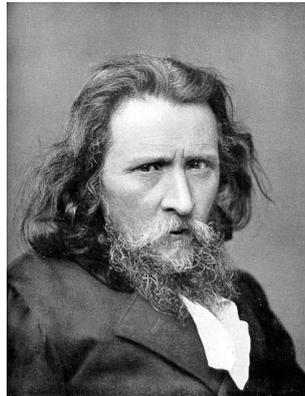


POÈTES
À
L'ÉCOLE

N° 20 *Hiver 2010*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture
82000 Montauban
<http://www.ecrivains82.com/>



Léon CLADEL
(1835 - 1892)
« sonnettiste »

Petite biographie

Né le 15 mars 1835 à Montauban, Léon Cladel étudie au petit séminaire de Montauban, et ensuite de Moissac. A Toulouse, il obtient son diplôme de docteur en droit et devient clerc d'avoué, à Montauban puis à Paris. En décidant de devenir écrivain, il a tout pour se lancer dans la poésie : sa référence, Victor Hugo, son maître, Baudelaire, l'époque propice à cet art littéraire. Le Montalbanais se contente d'effleurer la poésie, lui préférant la nouvelle et le roman. Cependant, grâce à Antonin Perbosc qui s'activera à recueillir ses poèmes afin de les publier en 1935, pour les grandes fêtes du centenaire de Léon Cladel, nous pouvons le classer parmi les poètes, d'autant que beaucoup de ses autres écrits sont de facture poétique. Perbosc démontre même comment le poème *Les Carriers* a influencé Jean Richepin.

Cladel se laisse aller à la poésie de manière irrégulière, impressionné par la puissance qu'il juge inégalable de ses idoles. Le « rural écarlate » (ainsi désigné par Barbey d'Aurevilly) affiche cependant une forte passion pour le sonnet et son envie de poésie le saisit d'abord pour célébrer sa mère : le poème lui paraît le lieu parfait de l'intime et de l'amour. Généralement, ses écrits se veulent la traduction de la parole des autres. Avec la poésie, il se met au premier plan et là réside tout l'intérêt de cette part masquée de l'œuvre. Par exemple, son texte *La Musicienne*, de 1861, n'est-il pas prémonitoire puisqu'il révèle la profession de son épouse -qu'il croisera plus tard- ? Il écrit ceci :

*« Peut-être évoquait-elle une image ancienne
Je l'ignore ; elle vint à moi d'un pas charmant,
Ferma les yeux et mit ma bouche sur la sienne. »*

Ces trois vers comme les poèmes choisis ici, montrent un Cladel paisible, doux, et confirment la conclusion de Perbosc : « *ce petit recueil poétique est comme un bouquet léger de roses des haies, de coquelicots et de bleuets des champs mêlés, ainsi qu'au temps où les blés mûrissent, aux épis drus de la moisson.* »

L'amour filial

Léon Cladel meurt dans sa maison de Sèvres, en région parisienne, le 20 juillet 1892, âgé de 57 ans seulement. Jeune homme, à ses débuts d'écrivain, il exprime sa gratitude envers sa mère décédée, celle qui lui a toujours apporté son soutien dans les plus grands moments de solitude et d'inconfort matériel. Ce sonnet en est un témoignage.

Maman

Celle que je vénère et que j'aime, elle est blanche :
Elle est blanche de l'âme et blanchit des cheveux ;
Elle va prier Dieu pour moi chaque dimanche,
Le prier d'accomplir vite ce que je veux.

Chère âme, elle chancelle ; hélas ! son front se penche,
Ses mains pieuses ont des tremblements nerveux,
Son pauvre corps est sec comme une vieille branche.
En elle, sauf son cœur affligé, tout est vieux.

Mourir, elle, - et, moi, voir ses bonnes lèvres closes,
Ses yeux éteints, ô Dieu qui gouvernez les choses,
Ne me laissez pas vivre assez pour voir cela !

Seigneur, prends-moi, Seigneur, avant cette heure amère !
Quand elle aura sonné, que je ne sois plus là !
Vieille, vieille, bien vieille, elle est vieille, ma mère !

Paris, 1856

[Imitation des 14 vers en insistant sur un autre caractère de la personne, en ayant au préalable bien noté l'agencement des rimes des alexandrins]



L'humanisme

Opposé au centralisme parisien et à l'Empire, Cladel est un républicain toujours soucieux de fraternité universelle semblable à celle qui se déroule dans son roman *I.N.R.I.* Cet auteur, à la trajectoire unique qui le conduit d'une enfance heureuse jusqu'à la soif insatiable de révolte, continue de surprendre.

Le soldat

A mon ami Louis-Xavier de Ricard*

Le connais-tu, soldat, cet étranger ?
Il te ressemble comme un frère ;
Ainsi que toi, triste, il pense à sa mère,
A ses bœufs, au village, et non point au danger.

Regarde : il a sur son cœur de berger
Le doux portrait de sa bergère,
Qu'il a quittée et qui se désespère...
Soldat de France, dis, pourrais-tu l'égorger ?

Hé quoi, soldat, tu prends une cartouche
Et tu la portes à ta bouche !...
Ce soldat étranger, sa mère l'aimait tant !

Il est tombé : ton fusil a su faire.
Il te ressemblait comme un frère !
Allons ! très bien, soldat ! le monarque est content.

1859

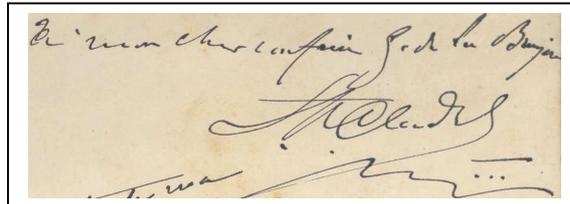
*journaliste comme Fourès, tous deux maîtres à penser de
Perbosc, rénovateurs "rouges" du Félibrige "blanc" de Mistral.

Bronze par Bourdelle
Cladel, plume à la main



Inauguration du buste
le 4 août 1894, square de
la préfecture, Montauban

Dédicace et
signature de
Léon Cladel



/.../
signe
franc-
maçon

L'amour

La poésie s'invite tout naturellement avec la rencontre amoureuse.
Léon épousera l'artiste Julia Mullem qui répond à son "coup de coeur".

La musicienne

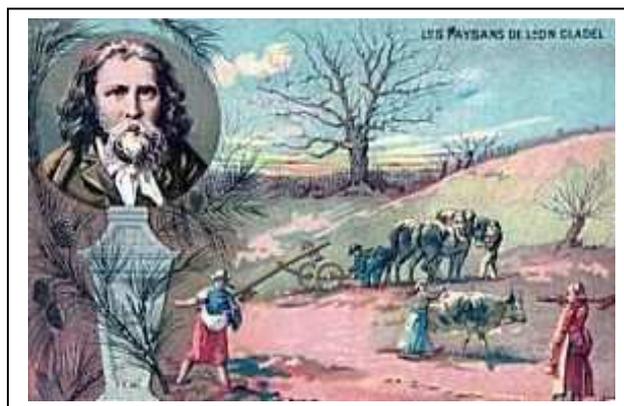
Comment cela se fit ? Je ne sais, par hasard.
En juin, l'autre été, vers minuit, j'allai chez elle :
Assise au clavecin, elle lisait Mozart ;
En entrant, je lui dis : « Bonsoir, mademoiselle. »

Elle était tout en blanc ainsi qu'une donzelle ;
Ses cheveux rejetés en arrière et sans art
Arrosaient son peignoir ample de filotelle
Griffé d'une émeraude en forme de lézard.

« Aimez-vous ce morceau ? – Chère musicienne,
« Votre main au clavier erre amoureuxment,
« Et vous avez l'aspect d'une magicienne... »

Peut-être évoquait-elle une image ancienne,
Je l'ignore ; elle vint à moi d'un pas charmant,
Ferma les yeux et mit ma bouche sur la sienne.

1861



L'amour des bêtes

Un roman s'intitule *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens*, qui témoigne de l'amour de l'auteur pour la gent canine ; dans *Le Bouscassié*, plusieurs pages concernent la foire aux chiens de Lafrançaise. L'âne et les bœufs font aussi partie des animaux de ferme très affectionnés par Cladel.

Mon âne

Il avait sur l'échine une croix pour blason.
Galeux, poussif, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le poussait tout droit à la voirie ;
Je l'achetai cent sous, il loge en ma maison.

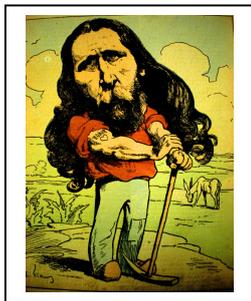
Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon ;
Il n'a plus à présent la croupe endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois.
Va, je te comblerai d'honneurs et de provende.

Paris, février 1863

[On peut relever toutes les marques de
la personnalisation et les faire siennes en choisissant un autre animal]



Cladel est
caricaturé
dans les
journaux



La langue d'oc

La poésie de Cladel célèbre aussi en occitan son ami Auguste Fourès, majoral du Félibrige, prédécesseur d'Antonin Perbosc. Léon Cladel utilise très souvent le dialecte quercynol dans ses romans pour mieux dire la réalité paysanne.

A Auguste Fourès

*O trobair, amic, ara as clucat l'uèlh
Al lum del solelh e de las estelas.
Tot s'escantís pas al fons del tombèl ;
Tas òbras viuràn, -immortalas, elas.*

*Sempre dins tos cants viuràn jos lo cèl
Ton cervèl de fòc, ton arma florida,
Ton còr libre e franc, tas alas d'ausèl ;
Aquí qu'es dintrat dins l'etèrna vida.*

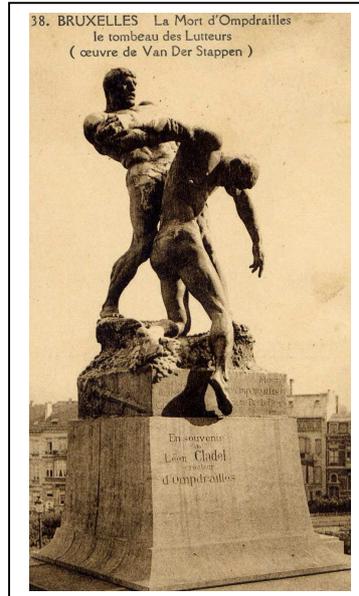
*Ta sèga regrelha : ò gauch subrebèl !
Los qu'as espelits trenon ta garlanda.
Patrial paraire als aujòls fidèl,
Per tu l'Panteon miègjornal s'alanda.*

(O poète, ami, ores tu as clos les yeux
à la lumière du soleil et des étoiles.
Tout ne s'éteint pas au fond du tombeau ;
tes œuvres vivront, -immortelles, elles.

Toujours dans tes chants vivront sous le ciel
ton cerveau de feu, ton âme fleurie,
ton cœur libre et franc, tes ailes d'oiseau ;
voilà que tu es entré dans l'éternelle vie.

Ta moisson regerme : ô suprême joie !
les disciples que tu as animés tressent ta couronne.
Défenseur patrial fidèle aux aïeux,
pour toi s'ouvre le Panthéon méridional.)

Auguste Fourès a donné une
traduction en occitan du roman
Ompdrailles le Tombeau-des-Lutteurs



Léon Cladel était en relation très étroite avec les écrivains belges, d'où ce monument à Bruxelles.

[Poésies de Léon Cladel, 1936]

Petite bibliographie

<i>Le Bouscassié</i>	Découvrance	17,00 €
<i>Ompdrailles le Tombeau-des-Lutteurs</i>	E-dite	21,35 €
<i>Lettres de France et de Belgique (1881-1889)</i>	L. Pire	26,00 €
<i>Effigies au féminin</i> (12 nouvelles)	Editions La Brochure	18,00 €
<i>Léon Cladel</i> (Actes du colloque UTM 2002)	P.U.M.	19,00 €
<i>Léon Cladel et l'écriture de la Commune</i>	L'Harmattan	21,00 €

sur Cladel, consulter aussi : <http://la-brochure.over-blog.com>

Aux vélites

Impatient du joug et secouant le bât
Toujours actif, toujours au fort de la bataille
Exaspéré, frappant et d'estoc et de taille,
J'ai combattu trente ans et plus le bon combat.

« Frères, le clairon chante, amis, le tambour bat ! »
On se ceignait les reins, on grandissait la taille,
En riant, on offrait sa poitrine à l'entaille
Du fer ; on courait sus aux hommes en rabat.

A ces grands souvenirs si j'ai l'âme occupée,
Ma main cherche à mon flanc la garde de l'épée
Et je vois l'étendard rouge dans le ciel bleu.

Hélas ! mon bras vieilli, fatigué, presque infirme
N'appuiera plus, enfants, ce que ma bouche affirme ;
C'est à vous de brandir notre drapeau de feu.

décembre 1880

[manuscrit déposé à la B.M. Antonin-Perbosc de Montauban]

Cahier réalisé par Jean-Paul Damaggio et Norbert Sabatié
imprimé par *Graphic 2000* et diffusé par I.A.-82
avec la participation du Conseil Général de T&G